

Introduction

« [...] il faut faire parler les silences de l'histoire, ces terribles points d'orgue, où elle ne dit plus rien et qui sont justement ses accents les plus tragiques. Alors seulement les morts se résignent au sépulcre. »

Jules Michelet

Au matin du vendredi 28 janvier 1921, sous un « ciel [qui] semblait porter le deuil des innombrables morts » de la Grande Guerre, eut lieu, sous l'Arc de triomphe de l'Étoile, une cérémonie « courte et poignante [...] strictement militaire suivant la décision du gouvernement ¹ » qui marquait l'aboutissement d'une longue série d'hommages commémoratifs voués à un récent, trouble et troublant symbole de la nation française en deuil : le Soldat inconnu. Cette cérémonie fut une sorte d'ultime adieu clôturant le parcours quelque peu picaresque d'un soldat de la Grande Guerre qui s'était battu pour « défendre le Droit et la Liberté », « mort pour la France » sur l'un des nombreux champs de bataille du front occidental et dont les restes anonymes devaient à tout jamais le demeurer. Il fut exhumé par l'autorité militaire française sur ordre du gouvernement Leygues dans le plus grand secret en novembre 1920 de l'un des huit grands champs de bataille qui s'étendent de la mer du Nord à la frontière suisse². Il fut choisi au hasard parmi huit corps de combattants anonymes dans une casemate souterraine de la citadelle de Verdun, par un simple soldat vétéran de la Grande Guerre, lui-même précipitamment désigné. Il devait rejoindre l'un des lieux de mémoire républicains les plus renommés et venir reposer — après quelques tergiversations et querelles politiques particulièrement virulentes quant au lieu définitif d'inhumation — au cœur même de la capitale française. La finalité de cette cérémonie était de mettre définitivement en terre un corps qui se voulait emblématique des trois cent mille disparus français de la Grande Guerre.

Mais une fois les derniers hommages rendus et l'« illustre Inconnu » enterré, qu'allait-il advenir de ce symbole assez embarrassant, témoin malgré lui et victime de cinquante-deux mois d'une guerre impitoyable dont la France, avec le concours de ses alliés, était sortie certes victorieuse mais aussi meurtrie et affaiblie à tout jamais ? Le lieu même de l'inhumation, à savoir l'Arc de triomphe des Champs-Élysées, ne dissonait-il pas quelque peu avec les modestes restes anonymes du soldat qu'il venait d'accueillir à l'instant même ? Ce choix de l'emplacement d'une tombe au centre même de l'arche édifiée par la volonté de l'empereur Napoléon I^{er} n'excluait-il pas désormais en ce lieu symbolique tout futur défilé des armées françaises victorieuses à l'image de celui qui avait eu lieu sept mois plus tôt, lors des fêtes de la Victoire du 14 juillet 1919 ? Cette petite fosse qui venait d'être ouverte sous la gigantesque arche n'allait-elle pas en glorifiant l'Inconnu transformer irrémédiablement ce lieu dévolu au triomphe des armées françaises en un lieu de deuil éternel ? Et ce simple soldat, esseulé sous une immense voûte, cet « ambassadeur des Morts » ayant perdu dans le trépas jusqu'à son nom était-il un symbole crédible et représentatif de l'immense douleur qui accablait encore, après trois années de paix retrouvée, des centaines de milliers de familles endeuillées par la perte d'êtres chers, tombés ou disparus dans l'ancienne zone du front ? Quel véritable sens attribuer à ces cérémonies vouées aux « pompes de la mort » dont Clemenceau, dans un chapitre de ses mémoires³ intitulé « Le Soldat inconnu », nous dit qu'elles lui rappellent « le spectacle de ces théâtrales processions du triomphe romain où s'étalait, parmi toutes les éblouissantes scories des grands pillages, le faste suprême des rois enchaînés » ? En ces mois cruciaux où se négociait la paix, pourquoi donc ce très populaire « Père La Victoire » s'interrogeait-il si gravement en évoquant les cérémonies qui accompagnèrent le Soldat inconnu à sa tombe sur « cette foule recueillie qui se cherchait, sans se trouver toujours, dans les manifestations solennelles dont le sens précis n'était pas dégagé⁴ » ? Et au final, les familles des disparus, et plus généralement la nation française en deuil, adhèrent-elles, oui ou non, à la « thérapeutique de choc » du Soldat inconnu que leur proposaient une petite partie de l'opinion publique et les plus hautes autorités de l'État ?

Cette étude, en s'efforçant d'éclairer le plus précisément possible les différentes phases de l'élaboration d'un processus commémoratif — qui amena un soldat anonyme de la Grande Guerre d'une tombe isolée de l'ancien champ de bataille au cœur de la capitale

française — voudrait également interroger les paradoxes commémoratifs d'une période qui a eu très rapidement le sentiment de célébrer une victoire à la Pyrrhus, mutilée par « le sentiment chaque jour plus lourd d'une nouvelle et plus basse duperie⁵ ». Période où l'intense et très courte euphorie de succès militaire s'est rapidement dissipée. Un lendemain de victoire qui essaie aussi, tant bien que mal, de faire face à la délicate, insoluble et pesante question des centaines de milliers disparus de ce premier conflit mondial de l'ère industrielle. Période très paradoxale et tout empreinte de contradictions que celle où les plus hautes autorités de l'État français, dans un même temps, mettent en place une législation, des moyens humains et matériels pour tenter de retrouver une partie de ces milliers de soldats disparus, tout en avouant à demi-mot par la désignation du Soldat Inconnu, que ces recherches sont et seront partiellement vaines, irréalisables et qu'elles n'aboutiront véritablement jamais. Une époque où le discours des autorités est équivoque, avouant du bout des lèvres qu'au final les familles de disparus devront se contenter pour effectuer leur travail de deuil, non pas du corps du disparu qui leur était cher mais, à défaut, d'une entité abstraite, générique, pouvant devenir une sorte de « grand ordonnateur de la cérémonie sociale⁶ » inhumé d'un champ de bataille inconnu et arbitrairement choisi parmi les milliers de ses homologues. Le choix du Soldat inconnu est également emblématique de cet intervalle historique de l'entre-deux-guerres. Période tourmentée par l'énorme commotion provoquée par les 1 357 800 morts et disparus dont on pressent — et ce dès les premiers mois qui suivent l'armistice du 11 novembre 1918 — qu'ils sont peut-être « morts pour rien⁷ »... Les âpres négociations de la paix visant à établir un « verdict d'équité⁸ » ont laissé rapidement place à un vaste courant de mécontentement car chacun des artisans de la victoire, du plus modeste au plus influent, a le sentiment d'avoir été floué par un ennemi qui n'obtempérait pas si facilement que cela aux exigences du traité de Versailles⁹. Au sein même de ce qui fut durant la guerre l'Entente, les anciens alliés, chez qui les intérêts divergents perdurèrent ou se réveillèrent une fois la paix revenue, semblaient soudain découvrir qu'il était presque aussi difficile de gagner une paix durable dans l'âpreté de la négociation diplomatique que de remporter la guerre par des moyens militaires.

Le choix du Soldat inconnu, dont Clemenceau nous dit qu'il fut « lésé jusque dans [sa] victoire », est représentatif de la complexité d'une période qui clôt la guerre mais dont l'avenir paraît empreint

d'incertitudes. Car s'il ouvre la porte à un futur que les vainqueurs voudraient juste, équilibré et serein, il n'en reste pas moins largement tributaire d'un passé proche, douloureux et pesant. Nous nous efforcerons d'interroger ici les motivations d'une partie de l'opinion publique française, fortement liée aux milieux de la presse écrite, qui initia et diffusa progressivement durant et après la fin du conflit cette idée de deuil collectif autour d'un corps unique, anonyme et emblématique. Nous tenterons de montrer comment l'invention de l'Inconnu fut soutenue et promue par les plus hautes autorités politiques et militaires de l'après guerre, trop heureuses de trouver en ce subterfuge commode une réponse — aussi partielle et inadéquate soit-elle — aux délicates mais bien réelles questions que lui posait la nation française endeuillée.

NOTES

1. Charles Vilain, *Le Soldat inconnu. Histoire et culte*, Paris, Editions Maurice d'Hartoy, 1933, p. 94. Le gouvernement est celui du ministère Briand qui vit le jour le 16 janvier 1921.

2. Nous n'avons pu retrouver, au cours de nos recherches, la moindre trace d'une esquisse de projet qui aurait inclus, dans l'acte de commémoration des disparus, un soldat du front balkanique. Sur l'universalité du symbole et les débats autour de cette question, cf. *infra*, chapitre II.

3. Georges Clemenceau, *Grandeurs et Misères d'une victoire*, Paris, Plon, 1930, p. 338 et sv.

4. *Ibid.*, pp. 338-339.

5. Maurice Genevoix, *H.O.E.*, Paris, Les Etincelles, 1931, p. 77.

6. Jean Guéhenno, *Journal d'un homme de quarante ans*, Paris, Grasset, 1934, réédition, Paris, Le Livre de Poche, 1966, p. 212.

7. *Ibid.*, p. 195.

8. Georges Clemenceau, *Grandeurs et Misères d'une victoire*, *op. cit.*, p. 344.

9. Collectif, 1919. *Le Traité de Versailles vu par ses contemporains*, Paris, Alvik éditions, 2003.

Chapitre I

LES DISPARITIONS DURANT LA GUERRE ET L'IMMÉDIATE APRÈS-GUERRE

Les principaux facteurs occasionnant les disparitions

La Première Guerre mondiale inaugure assurément un nouveau type de conflit industriel dans lequel la production d'armement destructif n'a jusqu'alors jamais été égalée. Quelques chiffres qui ne concernent que les productions touchant à l'artillerie permettent d'en prendre la mesure. Pour ce qui est de l'artillerie lourde, la France ne disposait en 1914 que de trois cents pièces, obsolètes pour la plupart. En 1918, cinq mille deux cents pièces lourdes modernes ou modernisées étaient opérationnelles sur le front. Au cours de la guerre, la production d'artillerie lourde française qui, au début du conflit, comptabilisait d'importants retards par rapport à celle de l'Allemagne, est capable non seulement de les combler mais encore d'enrichir la dotation en artillerie lourde et légère de ses principaux alliés russes, américains et italiens. La fabrication d'obus atteint à partir de la fin 1915 une capacité productive sans précédent¹. Au cours des combats de 1916 pour la défense de Verdun, ou d'octobre 1917 lors de la bataille de la Malmaison sur le Chemin des Dames, au cours d'offensives que l'état-major français qualifiait pudiquement « d'opérations à objectifs limités », plusieurs millions d'obus sont tirés dans des laps de temps très courts et sur des portions de front particulièrement étroites. La Grande Guerre est devenue avant tout une guerre technologique mobilisant des « fronts intérieurs » pour assouvir ses énormes besoins logistiques².

Alors que durant les guerres du XIX^e siècle les pertes humaines étaient essentiellement dues aux balles, la mortalité des combattants de la Grande Guerre sera désormais principalement causée par cette utilisation intensive de l'artillerie³. Le vieil adage des écoles de guerre qui faisait de l'infanterie « la reine des batailles » sera rapidement détrôné par une vision beaucoup plus pragmatique de la réalité des combats : « L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe. » Là encore, quelques chiffres permettent de mieux percevoir cette mutation irréversible : les historiens militaires estiment qu'au cours de la Grande Guerre 65 à 70% des pertes humaines ont été provoquées par l'artillerie alors que, dans les guerres qui précédèrent le premier conflit mondial (conflit russo-japonais, guerre de Crimée), l'artillerie n'avait occasionné que 15% des pertes humaines. Les combattants, vivant au cœur de la fournaise, rapportent, dans la littérature de témoignage, une vision dantesque de ces « orages d'acier », de ce monde absurde gouverné par une « machinerie anonyme, démoniaque, systématique, aveugle⁴ ». Les obus, dont ils savent reconnaître le calibre rien qu'au bruit de départ ou de déplacement dans l'air, ces masses de fonte et d'explosif qui fouillent le moindre recoin de terrain pour les en déloger, hantent sans cesse les esprits. Car chacun d'eux sait que cette nouvelle forme de guerre est désormais une loterie macabre où la chance de ne pas être broyé par un obus a souvent plus d'importance que les arguments tactiques qui prévalurent jusqu'à la veille du conflit. Tenir dans cette guerre, c'est avant tout savoir « se garer » au bon moment ou trouver l'abri profond, à plusieurs mètres sous terre, pour laisser passer la fournaise et espérer en réchapper. Guerre de l'invisible où la présence de l'ennemi se révèle plus par la quantité d'obus envoyés sur l'adversaire que par sa présence physique⁵. Monde plus souterrain qu'aérien, un monde où l'invisibilité est gage de vie, où l'idée même de verticalité des corps est à bannir car, de jour comme de nuit, l'artilleur veille et réagit à la moindre alerte⁶. Une telle débauche de moyens de destruction massive produisit un nombre de pertes humaines à la hauteur des moyens engagés. Les estimations les plus fiables avancent un nombre avoisinant les neuf à dix millions de morts, civils et militaires confondus, pour l'ensemble des nations belligérantes. Estimation alors inégalée, dans laquelle et pour la première fois apparaît dans les pertes militaires une proportion considérable de disparus.

Le nombre de disparitions sur les champs de bataille de la Grande Guerre est à l'origine de situations à la fois inédites et particulièrement complexes. On peut, en effet, distinguer deux grandes catégo-

ries de disparus : ceux qui ont eu la chance de conserver la vie, catégorie que l'on peut qualifier de disparus temporaires, et ceux qui sont décédés, dont on n'a pas retrouvé trace de la dépouille. Cependant, cette double répartition se divise elle-même en une multitude de situations singulières liées au contexte même dans lequel se sont opérées ces disparitions. Essayons, sans souci d'exhaustivité, de répertorier quelques-uns des cas de disparitions les plus fréquentes et représentatives du premier conflit mondial.

Lorsque la disparition n'est que temporaire, le cas de figure le plus courant est celui des soldats qui ont été faits prisonniers. Cette situation est habituelle au moment de la guerre de position lorsque l'ennemi — avec des troupes spécialement entraînées pour ce type d'opérations — organise des « coups de main » visant à ramener dans ses lignes des prisonniers capables de donner des indications sur les unités en présence ou sur les dispositifs de protection adverse. La conquête d'une position est également grande pourvoyeuse de prisonniers lorsque les troupes d'assaut n'ont pas reçu l'ordre d'opérer un nettoyage de tranchées⁷. Ces attaques, si caractéristiques du premier conflit mondial, entraînent souvent de lourdes pertes pour les troupes d'assaut qui ne parviennent souvent que très difficilement à conserver les éléments de tranchées enlevés à l'ennemi avec des effectifs amoindris. L'adversaire connaissant par expérience la difficulté à tenir une position conquise utilise fréquemment la contre-attaque précédée d'un bombardement massif qui se solde souvent par un nouveau gain de prisonniers, mais cette fois pour le camp adverse.